

Revue n° 1
attache 406

LETTRE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

André GIDE et la jeunesse d'aujourd'hui

par André BRINCOURT

NOUS l'avons dit ici même — on lit davantage. La guerre nous a eu moins rapporté cela. Mais ce n'est pas la question. Il importe moins de lire beaucoup que de choisir ses livres. Or j'ai bien peur que la quantité ne l'emporte sur la qualité. Les bons auteurs sont délaissés : la jeunesse ne s'intéresse — comme le remarquait dernièrement André Rousseaux, qu'aux jeunes écrivains qui publient des romans jeunes dans de jeunes maisons d'édition. Je ne parle pas de nos classiques ; mais n'y a-t-il pas eu une sacrilège à laisser nos toujours s'empoussièrent dans l'entier des bibliothèques en France, en Barres, — et plus près de nous encore — en Gide ? Quels sont les raisons de cet état de choses semblable ? J'en vois deux. La première, c'est que le papier manque et qu'on ne se réveille pas. Ceci, c'est l'excuse du jour, et c'est une assez bonne excuse. La seconde, c'est que ces écrivains sont maintenant considérés comme périmés et leurs œuvres caduques. Cela, c'est l'aberration du jour, et c'est une bien regrettable aberration. Il n'a jamais suffi, pour faire preuve d'originalité, de s'occuper avec mépris sur une imposture que de livres. J'ai eu dans la posture que préconise J.-P. Sartre.

Je voudrais ici mentionner plus particulièrement de l'indifférence à l'endroit d'André Gide. A dire vrai, je m'étonne moins que je ne le déplore tout court. On pourrait aisément expliquer la raison dont il est l'objet par son propre effacement et par les critiques dont depuis quelque temps on l'accable. Que ce soit Aragon après la Libération, Sartre dans « Les Temps Modernes » ou Benda dans « La France byzantine ». Mais ces attaques ne sont-elles pas concentrées sur Gide parce qu'il apparaît comme le symbole de cette littérature individualiste (lui reproche Aragon), bourgeois (lui reproche Sartre), anti-intellectuelle (lui reproche Benda) par laquelle on entend teter l'anathème ?

Lorsque l'on songe à l'influence qu'a pu exercer Gide sur la jeunesse de 1920, on comprend mieux la stupeur qui l'empare de la jeunesse de cet autre après-guerre pour une littérature dont on ne cesse de faire remarquer l'absence néfaste et sur laquelle on a trouvé très commode de faire reposer tout le poids de nos erreurs et de ces faiblesses qui nous ont conduits à la défaite de 40. C'est dans le grand argument de Vichy. Il est amusant de le rappeler. Et Gide, avant tout et avant d'être la victime d'Aragon, fut la victime de Vichy. L'auteur de « Finis Mousquetaires » était alors à l'index et les Bérard, les Maas pouvaient relater le compte de leurs anciens amis et de nouveaux lectrices sans trop craindre les représailles. Il me souvient de cette conférence que Gide devait donner à Nice en 1941 et qui fut interdite à la dernière minute par la Légation. Il était alors le grand responsable de notre corruption. Mais nous ne supposons pas, à l'époque, que quatre ans plus tard, libéré de cet asservissement misérable, d'autres troubles seraient venus à ajouter aux offenses de la Légation.

Sincèrement, que lui reproche-t-on, si ce n'est une trop gênante impartialité ? Le terme de sectarisme est venu et il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de fermer ces livres où un esprit tendu se tournait et se retournaient sans cesse pour saisir la vérité. Il n'est autre de bon aloi, sous la IV^e République de ne point prendre parti. On ne peut impunément se donner puis se reprendre, s'interroger de nouveau... Il avait été très fidèle à ses parti pris. Gide est tout le contraire. Part-il plutôt la Russie ; d'enthousiasme au départ, il nous en revient déçu. Et ce, on le lui fait payer. Nous espérons justement qu'en ces temps d'incertitude, il n'était pas si sûr que de jeunes esprits s'incrustaient et trouvaient dans certains livres quelques raisons de s'inquiéter. Mais le sort en est tel : nous préférons franchir nos lignes au coup de Aragon dans « Les lettres françaises » s'indigne dès la Libération que la nouvelle littérature accueille un tel écrivain. Et de citer des passages de Gide au sujet de l'Allemagne. On lui nous soit permis à notre tour de nous indigner d'une telle mauvaise foi. Le hasard veut que sous l'occupation, dans un journal clandestin, fut écrit un article à propos des « Réflexions sur l'Allemagne » d'André Gide (datant de l'autre guerre) dans lequel je montrais l'actualité de ces quelques pages trop peu connues et, somme toute, l'absence de Gide un écrivain de la Résistance avant la lettre. Ainsi peut-on tout dire sur Gide, car tout s'y trouve et, re-

prenons-le, cela même est quelque peu pénitent. Gide est le représentant d'une littérature trop pure, trop peu orientée à politiquement pour notre pas méprisée par nos jeunes écrivains. Nous pourrions mesurer la distance qui sépare nos tendances littéraires de celles d'alors en comparant les deux Revues caractéristiques de ces deux époques, la N.R.F. et « Les Temps Modernes ». Reportons-nous à ce n° de la N.R.F. dans lequel Jacques Rivière précisait le but qu'il souhaitait atteindre en accueillant dans sa revue les opinions les plus diverses de manière à susciter d'intéressantes polémiques et à donner ainsi un reflet exact des préoccupations intellectuelles du jour.

Plus que jamais, nous devons feuilleter quelques livres de Gide. Il y a plus d'un profit à lire en relevant des pages comme celle-ci, écrite en 1920, à propos de la N.R.F. justement, à laquelle Gide consacrait ses soins : « On a traversé de longues moments, où toutes les pensées du cœur et du cerveau s'écroulaient ; il n'était plus question que d'aider, chacun de tout son modeste pouvoir, à aider la France ; à aider à vaincre et en sortir victorieuse. La France en sort : victorieuse, mais dévastée. Et maintenant, cette soumission de la pensée, on vient nous dire qu'elle est plus nécessaire que jamais. Certains qui, durant la guerre, ont mis héroïquement leur cerveau dans leur giron, veulent nous persuader qu'il est fort bien en cette place et n'a que faire d'en sortir ; que tout au moins il est utile qu'il y reste — pour permettre le relèvement de la France. Le mal est qu'ils le croient. Voilà donc le dilemme : risquer de troubler momentanément un ordre facile et momentanément provisoire, par la mise au

lent de certaines idées qui ne s'accroissent pas de lui — ou consentir aux compromissions de la pensée, laisser se fausser notre jugement, remousser notre sens critique et se tenir enfin ce beau miroir qu'offrait la France, où la vérité, mieux que partout ailleurs, reconnaissait son clair visage ». Et Gide de citer en note cette phrase de Thibaudet : « L'intelligence française, dans cet état de mobilisation permanente, risquerait bientôt non seulement de ne plus être l'intelligence, mais de ne plus être française ». N'est-il pas navrant qu'un esprit aussi clairvoyant ait perdu tout crédit auprès de la génération montante, et ce, au moment même où les périls contre lesquels jadis il s'était levé se sont épaississantement aggravés ?

Le mépris et la méconnaissance de Gide par André Gide ne sont qu'un des signes d'une méconnaissance et d'un mépris plus profonds pour une littérature rejetée arbitrairement dans l'ombre et qui, pourtant, donnait, il y a peu de temps encore, le droit à la France d'être considérée comme le cerveau du monde. Mais sans doute aurons-nous d'autres prétentions en 1946.